

Discussion d'un Phylum identitaire

JEAN-MICHEL SALANSKIS

Avons-nous raison d'attribuer a priori une valeur à ce que nous appelons *épistémologie française* ou tradition française de l'épistémologie? Pour une personne éduquée dans ce pays, il est difficile de répondre par la négative. C'est un peu comme si l'on jetait le discrédit sur le vin français, le fromage français, ou l'école mathématique française avec son nombre anormal de médaille Fields. Les diverses dignités évoquées à l'instant sont pourtant évidemment incommensurables.

Plus sérieusement, la notion d'épistémologie française, pour moi, superpose trois choses et suscite au moins deux culpabilités.

§ — Trois visages et deux culpabilités.

1) Pour beaucoup, l'école de l'épistémologie française coïncide avec l'école de l'épistémologie historique. L'originalité des travaux épistémologiques conduits dans l'hexagone consisterait simplement en l'adoption d'un regard historique. Mais ici, on peut s'interroger : sommes-nous vraiment si historiens que cela ? Pour ce que j'ai cru observer, les universitaires italiens, en presque toute occasion, sont plus profondément attachés au point de vue historique que les français. Soit le repérage de l'épistémologie française par la sensibilité historique est insuffisant, soit la revendication d'excellence nationale est ici difficilement défendable.

2) Pour beaucoup également, l'épistémologie française est l'antidote à l'épistémologie du cercle de Vienne, ou plus largement à l'épistémologie analytique. Certes, les auteurs phares de l'école ont aussi été ceux qui ont attiré l'attention des philosophes français sur le nouveau style épistémologique et philosophique (notamment les deux plus récents, Granger et Vuillemin). L'usage de l'épistémologie française *contre* le style logicien de l'épistémologie analytique n'en existe pas moins, et peut encore constituer un motif majeur d'adhésion. La difficulté, en l'espèce, est que l'on ne voit pas immédiatement quels principes concurrents la soi-disant épistémologie française oppose à la doctrine d'un Carnap, par exemple. Si antidote il y a, elle n'est pas liée à une critique explicite ni à une contre-proposition similaire. On a plutôt l'impression que l'épistémologie française et l'épistémologie du cercle de Vienne, ou l'épistémologie analytique contemporaine ayant vu le jour après, ne boivent pas dans la même catégorie.

3) D'une troisième manière, on peut regarder le propre de l'épistémologie française comme étant son rapport à un arrière-plan philosophique kantien. De Brunschvicg à Granger et Vuillemin, les épistémologues français semblent ruminer Kant, paraissant chercher inlassablement quel amendement de la *Critique de la raison pure* met la philosophie critique à la hauteur du développement de la science. Une preuve indirecte est donnée par la citation suivante, tirée de Thomas Kuhn :

« Il y a eu des philosophes des sciences, en général ceux qui avaient une vague teinture néo-kantienne, dont les Historiens peuvent aujourd'hui encore apprendre beaucoup. Je recommande en effet à mes étudiants de lire Émile Meyerson, et, parfois, Léon Brunschvicg. Mais je recommande ces auteurs pour ce qu'ils ont vu

dans le matériel historique, pas pour leur philosophie que je rejette, en accord avec la majorité des spécialistes contemporains »⁽¹⁾

Thomas Kuhn ne nomme pas la France, mais nous lisons qu'il désigne Koyré comme son principal maître quant au motif historique⁽²⁾. Il mentionne dans notre passage avec sûreté Brunschvicg et Meyerson, en qui Frédéric Fruteau de Laclós reconnaît les pères fondateurs de l'esprit épistémologique français⁽³⁾ : le premier possède un tel statut officiellement et notoirement, le second le détient plus clandestinement et par rapport à une postérité un peu différente⁽⁴⁾. En tout cas Kuhn identifie sans hésiter ce que nos philosophes des sciences ont en commun, et qui est l'élément kantien justement.

Telles seraient les trois figures, ou tels seraient les trois visages que la notion d'épistémologie française superposerait, suscitant un problème philosophique par son identité même. J'ai parlé aussi, plus haut, de deux culpabilités. Qu'avais-je donc en tête ?

La première et la plus évidente est liée au fait de demander une attention particulière, peut-être même une estime et une faveur exceptionnelle pour un ensemble de travaux n'ayant pas d'autre caractère constituant que leur appartenance à un contexte national. Suffit-il qu'une épistémologie soit reconnue comme française pour qu'elle mérite une étude tournée vers la reconnaissance de sa valeur ?

La culpabilité ici envisagée et avouée n'est pas loin de porter sur le chauvinisme, qui semble clairement un « péché contre l'esprit », pour reprendre furtivement la nomenclature chrétienne.

Le problème est rendu immédiatement plus intense par la fonction polémique attribuée à l'« épistémologie française » : elle dessinerait la possibilité d'une rébellion contre le modèle international de l'épistémologie, qui s'est construit dans l'espace académique

(1) Cf. Thomas Kuhn, *La tension essentielle*, trad. franç. M. Biesunski, P. Jacob, A. Lyotard-May et G. Voyat, Paris, Gallimard, 1990, p. 44.

(2) Voici ce qu'il écrit : « Les hommes qui ont œuvré le plus pour mettre sur pied la tradition qui s'épanouit aujourd'hui dans l'histoire des sciences — je pense en particulier à A.O. Lovejoy et, surtout, à Alexandre Koyré — étaient philosophes, avant de se tourner vers l'histoire des idées scientifiques. C'est d'eux que mes collègues et moi-même avons appris à reconnaître la structure et la cohérence des systèmes d'idées qui n'étaient pas les nôtres » [*La tension essentielle*, p. 43].

(3) Cf. Frédéric Fruteau de Laclós, *La connaissance des autres*, Paris, Cerf, 2021, notamment p. 335-344.

(4) Typiquement, selon Fruteau de Laclós à nouveau, celle de la psychologie historique (cf. Frédéric Fruteau de Laclós, *La psychologie des philosophes — De Bergson à Vernant*, Paris, PUF, 2012).

analytique dans la foulée des travaux du Cercle de Vienne, volontiers à la faveur de l'émigration de ses premiers maîtres (nous savons que Carnap a été le maître de Quine, ainsi que son collègue et son interlocuteur).

Concédonsons-le : on peut pendant de longues années souhaiter que tout colloque sur tout sujet épistémologique donne aussi la parole — voire, donne pour moitié la parole — à l'épistémologie française. Mais il survient forcément un moment, il me semble, où l'on s'insurge soi-même contre la faveur ainsi accordée : ne devrions-nous pas plutôt écouter toutes les contributions fortes et intéressantes, sans nous préoccuper de leur tonalité nationale ? Pour ma part en tout cas, il m'est devenu évident au fil des années qu'il était impossible de présupposer que la contribution « française » était en tant que telle essentielle. Je ne peux, comme intellectuel baignant dans une socialité internationale de la recherche et de l'étude, que considérer a priori toute provenance comme légitime et susceptible de promettre le meilleur.

Ce que j'observe alors avec une certaine surprise est que, néanmoins, la sédimentation française continue à m'intéresser en tant que telle. Je persiste à vouloir comprendre comment les tendances, les approches et les paradigmes se sont succédé et mélangé, selon des constellations et des généalogies complexes, au sein du petit espace national que j'habite. Et ce n'est même pas uniquement au nom du fait évident que cette histoire me détermine, au point de gouverner plus que je ne saurais l'imaginer les travaux que je suis susceptible d'accomplir. L'affaire française continue de susciter en moi une curiosité spécifique, après que j'ai cessé de lui attribuer a priori une supériorité quelconque. Et notamment, après que j'ai cessé de minimiser en quelque façon que ce soit les développements proposés dans la vaste arène de la philosophie analytique contemporaine.

Essayons, donc, de prendre la mesure de ce corpus de l'épistémologie française ou « à la française », comme on dit parfois. Un corpus plus étendu qu'on ne le suppose, au bout de plus d'un siècle.

§ — De l'historicisme au mathématisme.

À quels auteurs pensons-nous, pour commencer ? Les pères fondateurs, nous le disions plus haut en nous référant à Fruteau de Laclos, seraient Brunschvicg et Meyerson. Même si Fruteau de Laclos, justement, nous persuade avec de bonnes raisons de mettre

l'accent sur le « complément » apporté par Meyerson, parvenant ainsi au passage à décrire une modulation quasi-externaliste de l'épistémologie française le plus souvent ignorée ou minimisée, force est de concéder que la filiation en cause est le plus souvent vue à partir de Brunschvicg⁽⁵⁾. Après lui on compte en général Bachelard comme expression exemplaire et/ou significative du courant. Au-delà de ces deux emblèmes, se suggèrent des noms liés à l'épistémologie des mathématiques (Cavaillès, Lautman, Desanti, Granger, Vuillemin) ou, différemment, à l'épistémologie de la biologie ou des sciences humaines (Canguilhem, Foucault). À ces noms l'on pourrait adjoindre celui d'Althusser. Dans ces séries, j'ai oublié Michel Serres, qui n'est pas étranger à ce dont nous parlons. J'ai négligé aussi l'épistémologie de la physique, dont le poids ne saurait être nié (de Duhem à Bitbol et Soler en passant par D'Espagnat).

L'élément méthodologique commun à ces nombreux noms propres est indubitablement l'élément de la perspective historique. Très souvent, en effet, on caractérise l'épistémologie à la française comme celle qui substitue l'histoire à la logique pour « encadrer » l'étude de la science.

Nous nous souvenons, néanmoins, que Kuhn apercevait, derrière la considération de l'histoire, le néokantisme congénital aux chercheurs français. Que nous le suivions ou non sur ce point, peut-être faut-il dire que ce n'est pas forcément l'attention à l'histoire qui caractérise notre école nationale, mais plutôt la volonté de comprendre le statut du savoir scientifique à partir de son style de variation historique. C'est comme si, instinctivement, l'épistémologie française reconstruisait l'essence de la science à partir de sa variation historiquement observable. On aurait une sorte d'équation différentielle $ds = f(t) dt$, où s est la science, ds sa variation infinitésimale, t le temps et f une fonction du temps permettant de calculer ds à l'instant t . De telle sorte que F étant une primitive de f , $F(t)$ exprimerait la science à l'instant t , à une constante près. Sauf que, dans cette symbolisation osée, nous remplaçons la variation finie par la variation infinitésimale.

(5) Une relectrice ou un relecteur signale le rôle également fondamental de Henri Poincaré, ainsi que du cercle de Boutroux. La personnalité d'Henri Poincaré me semble en effet fondamentale : elle incarne — en jouant les deux rôles à la fois — un orgueil typique notre courant, celui de susciter l'accord des scientifiques eux-mêmes.

Une telle vision historisante, dans le contexte français, entre en conflit, sans doute, ou en compétition avec une détermination de l'essence de la science par ailleurs connue et apprise, celle que fournit le système kantien. Et c'est là que nous recroisons l'évaluation kuhnienne. Il est me semble-t-il impossible, en effet, de dire que la détermination kantienne prend la science ou la scientificité comme une fonction du temps. L'association ou la conjugaison repérées par Kuhn semblent donc envelopper une impossibilité ou un paradoxe.

En même temps, le système kantien, on le sait, fut historiquement motivé par la percée scientifique de Newton. Kant explique d'ailleurs, dans ses *Prolégomènes à toute métaphysique future*, qu'il peut donner deux exposés de son système transcendantal de la connaissance. Le premier exposé construit la science comme connaissance a priori, et en élabore les conditions et les moments à partir de son concept : c'est un exposé *architectonique* au sens de la section « Architectonique de la raison pure » de la seconde moitié de la *Critique de la raison pure*⁽⁶⁾. Le second exposé part de la science newtonienne, et tente simplement de reconstituer de manière régressive la structure normative d'une telle connaissance. Si, donc, le système kantien est susceptible d'une telle exposition, cela veut dire qu'il n'est pas radicalement étranger à la perspective historique sur les sciences, ou, du moins, qu'il est à sa manière sensible aux événements et aux refondations de la science.

Partant du pressentiment que l'épistémologie française est autant un débat avec l'héritage kantien que l'adoption de la perspective historique, nous pouvons immédiatement ajouter un second paramètre moins souvent majoré que le paramètre historique, mais qui pourrait aussi bien caractériser les approches françaises : celui du « mathématisme », si l'on s'autorise un tel néologisme.

Dès Brunschvicg en effet, mais sans discontinuer jusqu'à Granger et Vuillemin, en passant par des cas significatifs comme celui d'Albert Lautman, l'épistémologie française se signale comme une épistémologie accordant un certain privilège à la fonction des mathématiques auprès des sciences de la nature. Les analyses des philosophes des sciences français insistent sur l'idée que la science

(6) Dans cette section, Kant oppose une organisation technique et une organisation architectonique d'un propos : alors que la première se laisse dicter sa structure de ramification par les données rencontrées, la seconde déploie une forme qui est celle de l'idée du tout de la connaissance anticipée, et qui est donc un « schème » rationnellement nécessaire. Cf. A 832-851, B 860-879, Ak III 538-549.

en son progrès parfois révolutionnaire se manifeste comme rupture avec le sens commun, et qu'elle parvient à faire cela seulement en s'appuyant sur une imagination mathématique du monde. Au lieu de concevoir la science comme un sens commun dont on surveillerait de près la structure logique — ainsi qu'il peut encore en aller pour l'empirisme logique — l'épistémologie française voit la science comme une construction mathématisante à laquelle on a ménagé une retombée empirique. L'auteur qui emblématise cette option est sans doute Bachelard ⁽⁷⁾.

L'attention de cette épistémologie à l'historicité se déduit même du mathématisme : la science s'émancipe de ses propres cadres théoriques pour en proposer de nouveaux, typiquement, en retravaillant la structure mathématique choisie pour l'édifice du monde. Nous avons besoin d'une enquête historique repérant les discontinuités de la fabulation mathématique du réel, donc.

Autant que la perspective historique, notre filiation tente, au fond, d'ajouter au système kantien la vision d'une permanente reconstruction mathématique du monde (vision qui est clairement en harmonie avec la compréhension kantienne de la scientificité). Ce qui précède concerne d'abord la physique, mais il s'agirait aussi pour les épistémologues français, du même mouvement, de comprendre l'historicité propre de la mathématique.

Je voudrais dans ce qui suit prolonger ce que je viens de dire en présentant de manière plus précise le néokantisme qui me semble la ligne de force de l'épistémologie française.

§ — Le néokantisme français : une reconstruction.

Selon l'expérience que j'ai pu en acquérir, et tout spécialement à la lumière d'une lecture récente de *Philosophie de l'algèbre et Physique et métaphysique kantiennes* de Jules Vuillemin ⁽⁸⁾, il me semble que le néokantisme français se laisse caractériser par cinq convictions ou options, cinq opérations philosophiques peut-être.

Bien entendu, il faudrait ici une étude des divers auteurs de la filiation, mettant en évidence à partir des textes la justesse d'une

(7) « Le rationalisme intégral doit donc être un rationalisme dialectique qui décide de la structure où doit s'engager la pensée pour informer une expérience », Gaston Bachelard, *Le rationalisme appliqué*, Paris PUF, 1949, 2004, p. 133.

(8) Cf. Jules Vuillemin, *Physique et métaphysique kantiennes*, Paris, PUF, 1955 ; *Philosophie de l'algèbre*, Paris, PUF, 1962.

telle reconstruction. Je m'en dispense, espérant qu'au moins certains des lecteurs familiarisés avec les philosophes des sciences précédemment nommés reconnaîtront dans ma reconstruction l'atmosphère qui leur est commune. Voici donc ma liste.

1) *L'option historiciste*. Nos auteurs hexagonaux sont extrêmement sensibles aux mutations profondes survenues à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e (pluralisation des géométries, inauguration de la théorie des ensembles et du formalisme, théories de la relativité, théories quantiques). Ils déduisent de cette constellation d'événements faisant crise l'idée que la science doit être essentiellement comprise comme auto-révolutionnante, ce qui nous obligerait à compter avec un ingrédient historique intrinsèque. Le fait scientifique par sa mutabilité requiert de nous une approche « historiciste » : pas seulement l'ajout de l'examen historique à l'étude des constructions théoriques, mais aussi la vision du théoriser scientifique comme incluant en soi une historicité propre. Comme si l'esprit scientifique se caractérisait comme un cas exemplaire du devenir. Ainsi, commentant le mémoire de Lagrange sur les équations algébriques, Vuillemin présente son intervention comme dépassant les premiers travaux italiens (del Ferro, Cardan, Tartaglia), et comme anticipant la construction galoisienne⁽⁹⁾.

2) *L'option rationaliste dynamique*. Ce deuxième point est proche du premier, et largement solidaire de lui. Dès lors que la déclinaison historique est ici conçue comme n'affectant pas le déploiement rationnel de l'extérieur, mais plutôt comme trait majeur de l'essence rationnelle, on peut penser, et les philosophes des sciences néokantiens le font, que le mouvement critique révélé par la perspective historique clarifie pour nous en sa radicalité le rationalisme scientifique. Les études de science attentives à ce mouvement sont par suite exactement la loupe révélant la rationalité dans ce qu'elle a de plus propre. De nouveau, Vuillemin comprend le dépassement de Cardan et alii et l'annonce de Galois comme l'essence même du rationalisme lagrangien (motivant d'ailleurs, à ce titre, une analogie⁽¹⁰⁾ avec Fichte).

3) *L'option « anti-intuitiviste »*. Selon les analyses de nos philosophes français, la juste compréhension du geste d'auto-dépassement qui est celui de la science passe par le rejet ou la disqualification de l'intuition. La « faute » de l'intuition est qu'elle est supposée nous délivrer tel qu'en lui-même l'objet dont elle est

(9) Cf. Jules Vuillemin, *Philosophie de l'algèbre*, op. cit. p. 37-47.

(10) Cf. Jules Vuillemin, *Philosophie de l'algèbre*, op. cit. p. 48-55.

l'intuition. La notion d'intuition accrédite donc l'idée d'un donné évident (côté objet : un donné ; côté sujet : une évidence de la donation), et c'est à ce titre qu'elle est jugée mauvaise et inadaptée à la lecture des sciences. Les sciences ne font en effet rien d'autre que dépasser tout moment de donation évidente de cette sorte. Elles procèdent constamment à la résorption des contenus intuitifs, pour les reprendre dans une articulation systématique incessamment remaniée et réaménagée. Cette option est liée à la vision de la fonction « architectonique » de la raison, déjà évoquée (cf. note 6). L'attitude que nous décrivons est bien un « néo-kantisme », qui se réclame de Kant au moment même où l'on promeut des analyses paraissant lui donner tort ou s'écarter de lui. Chez Vuillemin, la critique relevant de ce point 3) se traduit comme récusation de ce qu'il appelle *intuitionnisme extrinsèque* ⁽¹¹⁾.

4) *L'option « mimétique »*. Un autre aspect de notre philosophie des sciences néokantienne est qu'on attribue en quelque sorte deux niveaux de vérité au discours de la science. À un premier niveau il est « vrai » au sens de la notion classique de vérité, il propose une organisation théorique du monde reflétant son organisation effective, du moins tant que le tribunal de l'expérience ne dénonce pas cette proposition. Mais à un second niveau, nous avons une sorte de méta-vérité héraclitéenne : la science se dépasse elle-même, et apparaît ainsi comme un organisme en devenir. De la sorte, elle épouse de manière mimétique un devenir « absolu » qui est le noyau métaphysique conquis en tant qu'essence de l'être par l'héraclitéisme. Nos philosophes ont même l'impression qu'en enregistrant dans son langage le mouvement scientifique, la philosophie des sciences fait sienne ce mouvement, et participe de la méta-vérité scientifique ⁽¹²⁾. La vision d'une telle méta-vérité affleure déjà chez Brunschvicg ⁽¹³⁾, et se retrouve chez Vuillemin ⁽¹⁴⁾. Ce n'est pas seulement que la raison se reconnaisse comme essentiellement

(11) Cf. Jules Vuillemin, *Philosophie de l'algèbre*, op. cit. p. 77-88.

(12) Une philosophie revendiquant cette sorte de mimétisme peut-elle en même temps hériter d'une méthode comme la méthode structurale de Gueroult ? Je laisse à de plus savants le soin de répondre.

(13) Dans « La philosophie nouvelle et l'intellectualisme » [*L'idéalisme contemporain*, Paris, F. Alcan, 1921, p. 98-185], Brunschvicg plaide que le critère de la vérité émane du mouvement de développement de la science, et que cette immanence est précisément ce que Kant nous aurait apporté. Brunschvicg décrit de plus l'explication scientifique constamment renouvelée par la critique comme une façon de rendre le réel continu.

(14) Voici par exemple une citation significative : « Dans le système critique, la pensée du mouvement commande le mouvement de la pensée » [Jules Vuillemin,

dynamique et qu'on appréhende son mouvement propre au niveau de la science (comme le disait le point 2)), c'est aussi que le devenir est reconnu comme l'évidence ontologique fondamentale, et qu'à la science et la philosophie des sciences se voit assignée la tâche de correspondre à une telle essence mobile, de la singer en quelque sorte.

5) *L'attelage physico-mathématique*. Que la science soit par excellence physique mathématique est à beaucoup d'égards exactement le message kantien, souligné de manière explicite dans *Premiers principes métaphysiques de la nature* ⁽¹⁵⁾. Dans la lecture de nos philosophes, le ressort du mouvement critique de la science, de son perpétuel auto-dépassement, réside dans la résorption du donné et de l'évidence au profit de l'élaboration architectonique. Mais ils voient ce geste comme identique entre la physique et les mathématiques. Les mathématiques abrogent la primauté intuitive de la géométrie euclidienne et reconstruisent les contenus géométriques comme développements systématiques pluriels. La physique dépasse le donné de l'orthogonalité du temps à l'espace, qui correspondait à notre appréhension intuitive des dimensions de la présentation, pour confier la pensée de l'espace-temps au système théorique de la géométrie minkowskienne. À la limite, mathématique et physique sont le même, ou encore la mathématique est le langage d'un dépassement de l'évidence du donné qui est en même temps le langage de la physique, et dont on vérifie l'opération dans les deux disciplines. Ce n'est pas seulement que notre néo-kantisme voit une continuité physico-mathématique, c'est aussi qu'il identifie les deux disciplines en identifiant leur mouvement. À nouveau, cette tendance s'observe déjà chez Brunschvicg ⁽¹⁶⁾.

Physique et métaphysique kantienne, Paris PUF, 1955. P. 41]. On voit que la conception conduisant à la conception d'une telle méta-vérité est imputée à Kant lui-même.

(15) Cf. Emmanuel Kant, *Premiers principes métaphysiques de la Science de la nature*, trad. franç. J. Gibelin, Paris, Vrin, 1982, p. 11 (Ak, IV 470).

(16) Voici un passage, par exemple, où Brunschvicg attribue à Kant lui-même la superposition mathématiques/physique : « Il faudrait même aller plus loin : la formation « fragmentaire » de la philosophie critique donne le moyen d'apercevoir comment sous l'influence de cette physique newtonienne, dont elle devait plus tard servir à justifier la valeur rationnelle, l'idée de la mathématique a subi chez Kant une sorte de glissement inconscient, qui a eu pour résultat de faire porter les démonstrations de l'arithmétique ou de la géométrie directement sur les choses nombrées ou les figures tracées. Plus tard, sans doute, lorsqu'il compose la *Critique* ou les *Prolégomènes*, Kant croira qu'il va de la « mathématique pure » à la physique ; mais la question est de savoir s'il n'a pas commencé par substituer à la notion de la mathématique pure une conception de l'arithmétique appliquée et de la géométrie appliquée, de telle sorte que le passage de l'arithmétique ou de la

§ — L'anti-kantisme bien français du néo-kantisme.

Il y a une cohérence et une force du dispositif exprimé par les cinq options. Et l'intérêt d'une telle reconstruction est que, pour peu que l'on ait été formé en France et qu'on ait grandi dans l'atmosphère hexagonale, on ne tarde pas à découvrir que l'on adhère ou que l'on a adhéré à certaines de ces options. Les cinq points ne donnent pas lieu à une série de propositions à chacune desquelles on est susceptible de donner approbation de manière contingente et indépendante : ils déterminent plutôt un fragment de l'esprit philosophique national, par lequel on se retrouve influencé fût-ce à votre insu. L'adage, selon lequel en politique tout le monde a été, est ou sera gaulliste, se transpose au champ de la philosophie des sciences : tout le monde a été, est ou sera néokantien au sens de la reconstruction proposée.

De la profondeur de ce destin partagé, me persuade également l'ancien travail de thèse d'Alberto Gualandi, paru comme livre chez Hermann en 1998⁽¹⁷⁾. L'auteur décrit la philosophie française du xx^e siècle à partir de l'orientation épistémologique déterminée par Brunschvicg. Il situe d'ailleurs celle-ci comme un prolongement du criticisme kantien alternatif à celui pour lequel le Cercle de Vienne et dans la foulée la philosophie analytique dans son ensemble ont opté. Il rapporte comment des auteurs comme Brunschvicg et Bachelard ont intériorisé pour la philosophie l'exigence de coller au mouvement de la science afin de le reproduire ou le répercuter en soi.

Et il fait de cette volonté d'épouser le devenir externe indiqué par les révolutions de la science le trait majeur de la philosophie française : ce trait, finalement, passe de la philosophie des sciences à la philosophie en général. En telle sorte qu'Alberto Gualandi peut décrire les interventions de Deleuze et de Lyotard comme des échos de l'historicisme épistémologique : leur discours obsédé par l'événement et la rupture métamorphique transpose à une philosophie de la subversion l'orientation épistémologique nationale. Gualandi va jusqu'à nommer l'œuvre de Michel Serres comme l'intermédiaire à travers lequel cette « généralisation » s'accomplit.

géométrie à la physique ne sera en fait que le passage d'une forme simple à une forme plus complexe de la mathématique appliquée » [cf. Léon Brunschvicg, *Les étapes de la philosophie mathématique*, Paris, F. Alcan, 1922, p. 257-258].

(17) Cf. Alberto Gualandi, *Le problème de la vérité scientifique dans la philosophie française contemporaine. La rupture et l'événement*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Pour prendre la mesure du caractère régulateur vis-à-vis de l'intelligence nationale du dispositif présenté, il convient, je pense, de l'envisager dans le contexte plus large de la réception du kantisme en France. Nous disposons, à cet effet, des deux synthèses extraordinaires récemment rédigées par Laurent Fedi et Pietro Terzi. Ces ouvrages de plus de 600 pages décrivent l'aventure de la réception kantienne, de 1854 à 1986 pour le second, et de 1795 à 1940 pour le premier⁽¹⁸⁾. Tous deux montrent le paradoxe constitutif de la « faveur kantienne » en France : si la référence à Kant et l'étude de Kant deviennent très vite des paramètres quasi-institutionnels pour la philosophie en France, cela ne veut pas dire que les lectures et les prises de position confirment ou valident le message kantien. Tout au contraire, l'atmosphère de cette réception est d'emblée polémique. Les plus officiels continuateurs du kantisme, comme Renouvier ou Brunschvicg, s'opposent à lui sur des points essentiels. Notamment, aucun des concertistes de la symphonie postkantienne française ne valide exactement sa conception du transcendantal.

Pour qui regarde les cinq options énumérées à l'instant, cette opposition est, je crois, assez claire. Très officiellement, la référence à l'histoire et l'adoption d'un certain historicisme sont présentés par les philosophes des sciences français néo-kantiens comme des additifs à Kant, ou comme des corrections du kantisme. Ainsi, Vuillemin dit les choses de cette façon dans le passage suivant :

« (...) comment faut-il concevoir la constitution transcendante, si le corrélat du Cogito n'est plus l'univers de la Mécanique rationnelle, mais le monde de l'expérience historique ? Comment préserver l'unité de la connaissance sans faire violence à la dissociation de l'expérience vulgaire et de l'expérience scientifique ? Comment concilier enfin le vrai avec le relatif, et, dans l'incessante variation des méthodes et des principes des sciences les plus exactes, assurer les fondements certains de la philosophie ? »⁽¹⁹⁾.

Une formulation dont on appréciera au passage la mesure et la perplexité.

La réprobation de l'intuition est également présentée comme l'élément libérateur sauvant la science des gèlles où le kantisme

(18) Cf. Laurent Fedi, *Kant, une passion française 1795-1940*, Olms, Georg AG, 2018 ; Pietro Terzi, *Images de Kant et formes du criticisme dans la philosophie française contemporaine, 1854-1986*, thèse de doctorat de l'Université Paris Nanterre et de la Fondazione San Carlo de Modène, janvier 2020.

(19) Cf. Jules Vuillemin, *Physique et métaphysique kantiennes*, Paris, PUF, 1955, p. 360.

voulait les maintenir. Vuillemin signale expressément la doctrine kantienne de l'intuition comme cas du mauvais *intuitionnisme extrinsèque*⁽²⁰⁾, Bachelard, selon ce que disent les bachelardiens, ne veut regarder comme composante de la valeur scientifique qu'une intuition travaillée, et ne saurait donc valider l'intuition pure kantienne, comprise comme immédiate.

La vision de la science comme ensemble architectonique s'efforçant toujours plus de déployer la raison à partir de soi, en revanche, est clairement ce que nos auteurs gardent de Kant, ce qu'ils prennent chez lui et au nom de quoi, d'ailleurs, ils jugent devoir ébranler l'édifice épistémologique de la première critique.

En revanche l'alignement de la mathématique sur la physique, conséquence de la référence à l'architectonique de la raison pure et, bizarrement, du « mathématisme » de l'école française lui-même, constitue de nouveau un chef d'opposition à Kant. Le « mathématisme » tend à réduire la physique à la mathématique jouant en elle, mais il en résulte que la séparation et l'autonomie du mathématique, affirmées avec une rare netteté chez Kant, se voit abandonnée ou bien oubliée. Nous citons un peu plus haut Brunschvicg à ce sujet (note 13) : dans le passage correspondant la gêne de l'auteur (vis-à-vis du précédent kantien) paraît assez sensible.

Tel était, pour conclure ce mouvement, un des points que nous voulions marquer : l'école de l'épistémologie française illustre exemplairement comment la philosophie française a su perpétuer son jeu paradoxal avec Kant. D'un côté, cette école participe de l'institutionnalisation du criticisme et de la pensée transcendante — au point qu'un Desanti peut encore, assez récemment, s'en plaindre⁽²¹⁾ —, de l'autre côté elle affiche un combat résolu avec Kant. Mais nous l'avions dit, tel est bien le double aspect qui caractérise la réception française de Kant depuis le début, toutes branches de la philosophie confondues.

(20) Nous lisons par exemple ceci, venant illustrer la notion d'intuitionnisme extrinsèque dans le contexte « Tel est surtout le cas de la philosophie kantienne, lorsqu'elle exige des concepts de l'entendement qu'ils se rapportent à des intuitions nécessairement sensibles, et dont la forme pure se rapporte donc à l'extériorité de l'espace et du temps » Jules Vuillemin, *Philosophie de l'algèbre*, op. cit., p. 78.

(21) Voici une citation : « Telle est la troisième des formes d'« intériorisation » de la science à la philosophie. Inaugurée par Kant dans un champ épistémologique bien délimité, elle lui a longtemps survécu ; et aujourd'hui encore, elle continue de nourrir, en France du moins certaines démarches de la philosophie scolaire » [Jean-Toussaint Desanti, *La philosophie silencieuse*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 21].

§ — Le néo-kantisme français et l'épistémologie analytique.

Peut-être convient-il pour finir de prendre de nouveau en considération ce qui a été évoqué au début de cet article, et qui était la confrontation avec l'empirisme logique du cercle de Vienne (voire avec l'épistémologie analytique en général).

Parmi nous, mais aussi pour une part en dehors de ce nous, selon la vision des membres d'autres nations, européennes ou non-européennes, l'épistémologie française fonctionne — au moins parfois — comme antidote à une épistémologie internationale dont la première cristallisation fut l'empirisme du cercle de Vienne, et qui a depuis donné lieu à des reformulations ou des mises au point souvent critiques (pour commencer, de façon spectaculaire, avec un auteur comme Quine) ⁽²²⁾.

A-t-on raison de comprendre ainsi la filiation d'auteurs discutée depuis le début de cet article ?

En un sens, il faut répondre par la positive, parce que nos auteurs français ont perçu ce qui se tramait dans l'empirisme logique quant aux affaires épistémologiques, et ont le plus souvent exprimé une distance ou une réticence. Brunschvicg déjà pourfend la logistique russellienne, dans des termes qui semblent viser aussi bien tout formalisme mathématique ⁽²³⁾. Meyerson veut comprendre la science dans les termes d'une sorte de dispositif psychologique dont elle est le symptôme, et se permet de confronter ses vues au modèle hégélien ⁽²⁴⁾, adoptant une démarche tout à fait incompatible avec la nouvelle norme carnapienne. Lautman ou Cavallès prennent en considération les vues de la nouvelle épistémologie mais leur opposent le mouvement de la science et l'image qu'ils en privilégient. Granger ou Vuillemin regardent Frege, Russell ou Carnap comme des jalons importants, à rediscuter indéfiniment, mais se refusent à installer la philosophie des sciences une fois pour toutes dans le langage « positif », « naturaliste », « analytique » du nouveau courant. Dans son entrée *Épistémologie* pour l'Encyclopædia Universalis, Granger discute les possibilités et les enjeux de l'épistémologie à partir de noms propres aussi divers que ceux de Russell, Bachelard, Kuhn, Descartes et Kant, sans oublier de faire figurer le

(22) Je pense ici à son fameux « Les Deux dogmes de l'empirisme ».

(23) Cf. Léon Brunschvicg, *Les étapes de la philosophie mathématique*, op. cit., p. 421-426.

(24) Notamment dans *De l'explication dans les sciences* (Paris, Fayard, 1921, 1995).

Foucault de l'*Archéologie du savoir* dans sa bibliographie : on est loin de l'espace restreint du débat analytique ⁽²⁵⁾.

Mais en un autre sens, le courant de l'épistémologie française, tel que nous l'avons estimé/évalué, possède des traits communs avec l'école issue de l'empirisme logique. Des deux côtés, en effet, on se retourne contre l'épistémologie transcendantale, voyant en celle-ci un carcan ayant prétendu sans fondement emprisonner la science dans l'un de ses états historiques. Cette conclusion est d'abord assénée au nom de la pluralisation des géométries, au cours du XIX^e siècle, comprise comme la réfutation irrémédiable de l'esthétique transcendantale kantienne (un argument que l'on trouve dans les deux séries de textes). Certes, l'accent de cette réprobation n'est pas le même : côté français, on met en avant le caractère axiomatique de tout discours géométrique, côté empirisme logique, on se réclame soit de l'inexactitude de la psychologie cognitive sous-jacente (il n'est pas vrai que la géométrie euclidienne tridimensionnelle soit « câblée en nous » ⁽²⁶⁾), soit du *principe de tolérance*, autorisant le savant à faire feu de toute systématisation logico-mathématique, du moment qu'il intègre au moyen d'elle les données expérimentales.

Si l'on regarde de plus les courants sur le long terme, au lieu de s'en tenir à ce qui a pu être leur contraste « à l'origine », force est de constater, il me semble, que la différence de tonalité entre d'une part une philosophie des sciences à la française obsédée par l'histoire et le changement, d'autre part une épistémologie analytique issue de l'empirisme logique plutôt préoccupée de caractériser au plan méthodologique la figure transhistorique de la connaissance scientifique, quoique sensible au départ, tend à s'estomper. L'article de Quine ⁽²⁷⁾ sur les deux dogmes de l'empirisme, déjà évoqué, a fait charnière. À partir de cette intervention l'ajustement de l'a priori (fût-il logique) et de l'a posteriori (dénoncé comme moins immédiat que d'abord supposé) est désormais conçu de part et d'autre de manière dynamique et historique ⁽²⁸⁾. Que la thèse de Duhem-Quine possède ce double nom paraît indiquer ou confesser

(25) Cf. Gilles-Gaston Granger, *Épistémologie*, in *Encyclopaedia Universalis*, vol.7, 1985, p. 61-68.

(26) Comme le dit par exemple Carnap dans « Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität » (*Annalen der Philosophie und philosophischen Kritik* 4, 1924, p. 105-130).

(27) Cf. W.O. Quine, « Les Deux dogmes de l'empirisme », *De Vienne à Cambridge*, trad. franç. P. Jacob, Paris, Gallimard, 1980, p. 93-121.

(28) L'article de Quine montre le pont qu'il établit dans son organisation temporelle même. En effet, Quine, dans les quatre premières sections, enquête dans le

une convergence ⁽²⁹⁾. Il faudrait ici citer Kuhn aussi, comme nous l'avons fait au début de cet article.

L'idée de l'ajustement dynamique convient, il me semble, à une vision hégélienne-dialectique de l'esprit et de son aventure. Mais le pragmatisme américain, avec un auteur comme Dewey, était parti de là ⁽³⁰⁾, et quelques récents spécialistes — élaborant une philosophie de l'expérience qui est originairement une philosophie du langage — reviennent au même point, tels McDowell ou Brandom ⁽³¹⁾.

L'épistémologie à la française ne doit peut-être donc pas être lue uniquement et essentiellement comme antidote à l'orientation analytique ayant prévalu dans le monde depuis le Cercle de Vienne.

§ — Concrétude de l'épistémologie.

Il reste, cela dit, un élément susceptible de parfaire le portrait de ce courant auquel nous sommes attachés sans trop savoir pourquoi. Ce serait l'élément de concrétude, ou d'attachement au particulier. Cet élément se lie de manière circonstancielle avec l'adoption de la perspective historique, mais il la déborde à mon sens. La question

style logico-linguistique analytique le plus pur sur la possibilité de séparer rigoureusement les jugements analytiques des jugements synthétiques, envisageant des critères et des contre-exemples. Il passe ainsi par la considération de la synonymie, des définitions et des règles sémantiques. Abordant dans la cinquième section le second dogme — celui du vérificationnisme sémantique réductionniste — il conduit la discussion plutôt sur le mode de l'histoire de la philosophie, évoquant Carnap certes, mais aussi Locke, Hume et Bentham. Dans la sixième et dernière section enfin (« L'empirisme sans les dogmes »), reconnaissant que la première recherche est vaine, il en vient à décrire de façon globale la situation des sciences dans leur confrontation avec la réalité, dessinant l'arc de la collaboration de plusieurs disciplines (au moins la logique, les mathématiques et la physique), et prenant en compte des données récentes comme les développements quantiques. Il paraît ainsi embrasser une attitude à la fois historisante et de philosophie de la culture qui fut nativement celle de l'épistémologie française.

(29) On peut critiquer, sans nul doute, la postulation d'un tel recoupement. Il est vrai que Quine, par un autre côté, embrasse pleinement le « naturalisme » revendiqué par la nouvelle école épistémologique, notamment dans son essai « L'épistémologie devenue naturelle » (in *Relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. franç. J. Largeault, Paris, Aubier-Montaigne, 1977, p. 83-105).

(30) Cf. J. Dewey, *L'influence de Darwin sur la philosophie, et autres essais de philosophie contemporaine*, trad. franç. Lucie Chataigné-Poutego, Claude Gauthier, Stéphane Madelrieux et Emmanuel Renault, Paris, Gallimard, 2016.

(31) Cf. J. McDowell, *L'esprit et le monde*, trad. franç. C. Alsaleh, Paris, Vrin, 2007 ; et R. Brandom, *L'architecture des raisons*, trad. franç. Claudine Tiercelin et Jean-Pierre Cometti, Paris, Cerf, 2009.

sous-jacente serait la suivante : une philosophie des sciences est-elle supposée répercuter quelque chose des affaires scientifiques particulières sur lesquelles elle construit une position théorique, ou doit-elle s'en tenir aux traits généraux constitutifs de cette position dans l'espace conceptuel et argumentatif de la philosophie qui l'expose ?

Il me semble que la pratique spontanée des épistémologues français comporte le fait de s'abandonner pour une part à la particularité des moments scientifiques commentés : cela peut se faire en soulignant un contexte historique, en mettant en vedette un aspect biographique concernant le savant en cause — Newton, Cantor, Einstein ... —, ou encore en élaborant un fragment du contenu technique de l'événement scientifique en cause. Quel que soit l'appétit de généralité et d'universalité qui est celui de la philosophie, la tradition française pressent que, lorsqu'il s'agit de parler de la science, il convient de capter aussi quelque chose de l'affaire particulière dont on traite. Parce que, peut-être, le génie de la science réside dans la spécificité de sa procédure ou de ses agencements.

Ce qui ne veut pas dire que l'épistémologie « à la française » se refuse à parler au plan le plus général, celui d'une philosophie de la connaissance à la recherche de ses conditions. Elle le fait, comme plusieurs des auteurs déjà évoqués en portent témoignage. Mais elle le fait en tolérant une sorte de pluri-modalité de ses textes, constitutive de leur étirement. Les écrits de l'épistémologie française sont bien souvent marqués par une sorte de tension entre deux extrêmes : ils s'expriment au plan métaphysique, où l'on se demande comment un discours peut correspondre à l'étoffe de l'être (ou formuler la nécessité d'un ordre fictionnel), mais aussi au plan quasi-anecdotique où l'on essaie de ressaisir de l'intérieur la démarche de tel ou tel grand nom de la science aux prises avec telle ou telle difficulté.

Mon dernier mot sera pour souligner le précédent extraordinaire et à beaucoup d'égards « parfait » que nous a fourni le travail d'Albert Lautman, dans le cas des mathématiques. Dans son *Essai sur l'unité des mathématiques*, en effet, on trouve d'un côté la formulation d'une philosophie des mathématiques à peu près complète (avec une théorie de l'objectivité mathématique et une théorie du changement mathématique au moins)⁽³²⁾, de l'autre côté une analyse

(32) Cf. notamment Albert Lautman, *Essai sur l'unité des mathématiques et divers écrits*, Paris, Union générale d'éditions, 1977, p. 135-147.

assez précise de plusieurs développements récents de la mathématique au moment où il écrit et travaille⁽³³⁾, et enfin des gestes interprétatifs au plan de l'histoire de la philosophie, destinés à nous faire mieux entendre les éléments conceptuels mis en jeu⁽³⁴⁾.

Terminer par un tel hommage à Lautman, pour moi, est aussi une manière d'éviter toute auto-satisfaction dans le domaine qui nous occupe. S'il y a une tradition française de l'épistémologie ayant quelque valeur, en effet, cela ne signifie pas pour autant immédiatement que nous soyons à la hauteur du modèle ainsi dessiné. Il me semble plutôt que, ce qu'Albert Lautman a réussi il n'y a pas si longtemps, il nous soit devenu bien difficile de le rééditer ou de l'égaliser, pour un ensemble de raisons au nombre desquelles notre impéritie pourrait figurer.

Jean-Michel Salanskis,
Université Paris-Nanterre,
France.

★
★ ★

(33) Cf. notamment Albert Lautman, *Essai sur l'unité des mathématiques et divers écrits*, op. cit., p. 31-82.

(34) Cf. Albert Lautman, *Essai sur l'unité des mathématiques et divers écrits*, op. cit., p. 205-209 et 143-146.